

## **INTRODUCTION**

Cette fable est la troisième du livre VIII, publiée en 1678 et c'est la première qui met en scène des animaux. La Fontaine traduit d'Esopé, fabuliste grecque, cette fable avec une connaissance précise du bestiaire qu'il a mit en place dans ses sept premiers livres. Il s'inscrit aussi dans la continuité du *Roman de Renart* qui voit l'affrontement réitérer, d'Ysengrin et Renart, à la cour du roi Lion.

## **STRUCTURE DE LA FABLE**

**v.1 à 34** : récit et corps de la fable

**v.35 à 40** : morale et âme de la fable

Dans le corps on a 4 parties :

- **v.1 à 7** : présentation des personnages ; situation initiale
- **v.8 à 13** : réaction du Loup, qui diffère de celle du Renard vis à vis du Lion
- **v.14 à 30** : partie centrale au discours direct ; intervention du Renard
- **v.31 à 34** : chute de la fable, le Lion suit les conseils du Renard ; la ruse, ou l'habileté, triomphe.

Le récit est solide et structuré ; il commence au passé, se poursuit au présent de narration pour plus de vivacité et finit au passé.

La Fontaine donne une majuscule à chacun de ses personnages sauf au ver 25, « d'un loup écorché vif », lorsque l'animal personnifié n'est plus qu'un objet servant à réchauffer le roi. L'article défini « le » du titre isole le Lion des autres espèces animales et le met en valeur.

## **LE CORPS DE LA FABLE**

### **1<sup>ère</sup> partie**

**v.1** : le premier adjectif s'utilise pour une chose (un mur) comme pour un homme ou un animal, d'où l'ambiguïté : le Lion est un animal mais aussi une personne, le roi. Ce dernier est tellement vieux qu'il ne ressemble plus à rien. Le deuxième adjectif « goutteux » ne s'applique qu'à l'homme noble qui mange trop, les deux adjectifs se trouvent de part et d'autre de la césure et sont donc mis en opposition. La diérèse sur le mot « Lion » qui sert à souligner la majesté du roi s'oppose à l'expression familière « n'en pouvant plus » qui démolit l'image du Lion. La Fontaine utilise le champs lexical de la maladie (gouteux, remède...) pour évoquer l'éternel illusion de l'homme au sujet de son immortalité, le « on » du vers 2 est mis pour le reste des médecins ainsi que le Loup et le Renard.

**v.3** : La Fontaine évoque l'éternelle illusion de l'homme au sujet de son immortalité. Le Lion a beau vouloir trouver remède, le champ lexical du pouvoir qui s'oppose à celui de la maladie permet à La Fontaine d'alléger

son récit. Par cette sentence, le fabuliste se met en scène l'allégorie du Lion qui représente le roi, mais aussi une idée abstraite, celle du pouvoir. Le reste de la fable apparaît sous la forme d'une parabole, tout le récit est simple, contenant des valeurs générales et des symboles. Les alexandrins des vers 1 à 5 traduisent la solennité de la situation : sa majesté va mourir ou est vouée à la mort.

**v.4** : l'octosyllabe sert à décrire la précipitation des médecins aussi bien que l'exécution rapide des ordres du roi.

**v.5** : ambivalence de « tous arts », qui signifie à la fois de toutes espèces et « donneur de recettes » (**v.7**) ; ici déjà, La Fontaine commence la satire de la médecine. Le présent de vérité générale souligne encore la présence du fabuliste.

## 2<sup>ème</sup> partie

Le Renard et le Loup interviennent dans cette partie. De par son attitude silencieuse et réservée le courtisan Renard fait le contraire du reste des courtisans, d'où son importance.

**v.9** : la répétition de la sonorité « s » par les pronoms personnels font siffler le vers, derrière une attitude douce et calme se cache la ruse du Renard.

**v.10** : jeu de mot, le Loup courtisan fait sa cour en l'absence du Renard. Le Loup se prend pour le roi, les autres courtisans deviennent ses sujets puisqu'ils écoutent les médisances du Loup. « daube » : critique mise en valeur qu'après la césure.

**v.11** : l'ironie de La Fontaine se note avec le mot « camarade » ; on sait très bien qu'il n'y a aucune solidarité entre le Loup et le Renard, cet adjectif préfigure la moralité : aucune camaraderie n'est possible entre les courtisans. Le mot « absent » met en relief la lâcheté du Loup qui profite de l'absence du Renard pour le calomnier. « le Prince » est mis pour le Loup à la place du Lion ; lui aussi « veut », comme le Lion qui « voulait » au vers 2.

**v.12** : pour tuer les renards, on enfumait leur tanière.

**v.13** : l'accumulation de verbes souligne le soucis d'aller vite pour éveiller chez le lecteur le désir de savoir.

## 3<sup>ème</sup> partie

Le discours du Renard utilise une stratégie en trois points :

- désir de s'excuser, Renard use de politesse, « Sire », « Votre Majesté ».
- accusation du Loup, le Renard suggère que le Loup ne saurait juger ses semblables, « rapport peu sincère », « mépris ». Grâce aux nombreux octosyllabes, le discours du Renard va droit à l'essentiel.
- Renard a soin d'endormir le roi, grâce au pouvoir de la religion : il fait mention de pèlerinage. Le Renard endort le roi par une histoire de mise en abîme d'une fable dans une fable.

**v.19** : l'alexandrin sort du lot des octosyllabes, Renard finit son explication et a retourné la situation : d'accusé il est devenu accusateur.

**v.22** : « Gens experts et savants » montrent leur compétence, ce ne sont pas les donneurs de recettes.

**v.23** : les vieux, c'est bien connu, ont toujours froid. Le mot « chaleur » est ici polémique, le roi a besoin de chaleur au sens propre mais aussi au sens figuré. La vieillesse est moins lourde à porter quand on a chaud et qu'on se sent aimé. Le diagnostic de Renard est sans appel comme

nous montre la locution « ne ... que », le Renard arrive de façon magistrale à tenir en haleine son lecteur.

**v.25** : grâce à l'enjambement, l'octosyllabe suit l'alexandrin : en 20 syllabes le loup est condamné à mort.

**v.27** : le mot « secret » commente en fait l'ordonnance du Renard, le secret pour guérir la vieillesse c'est de tuer le Loup.

**v.28** : la « défaillance » du roi rappelle les adjectifs du premier vers, tandis que le sacrifice du Loup est décrit comme grandiose. Son dévouement est héroïque : « Messire Loup vous servira ». Mais Renard tourne le tout en dérision : on sert son suzerain comme on ne servirait qu'un plat. La peau du loup finira en robe de chambre, ce qui renvoie au coucher du roi auquel il a d'abord été absent. L'ironie est d'autant plus mordante que cette peau ne sera jamais exhibée puisqu'elle restera dans l'intimité nocturne.

**v.30** : mais le Renard, s'il dénigre le Loup, méprise aussi le roi par ses mots puisque l'expression dit qu'« il n'est pas de monarque pour son valet de chambre ».

#### 4<sup>ème</sup> partie

**v.31** : le jeu de mot sur « goûte » (le roi mange le Loup et donne raison à Renard) accentue l'humour noir du courtisan. En donnant à manger du loup à un lion goutteux, on aggrave sa maladie et donc on précipite sa mort. Cette chute est à la fois burlesque et tragique.

**v.32** : l'accumulation des verbes apposés hache le texte tout comme le loup que l'on démembré.

Enfin, les rimes des **vers 33 et 34** en « a » ne peuvent que suggérer le rire du Renard. La recette est goûteuse : il se débarrasse d'un ennemi et en flatte un autre.

### L'ÂME DE LA FABLE

L'utilisation du discours direct sert à apostropher les courtisans et fait intervenir le moraliste.

Le **vers 36** est une reformulation du vers 35, détruire et nuire à la rime donnent au conseil du fabuliste la fermeté d'une harangue. « Si vous pouvez » est une hypothèse qui souligne l'utopie de cette recommandation : comment des courtisans qui veulent gagner la première place pourraient-ils être loyaux entre eux ?

**v.37** : l'inversion du souhait biblique qui consiste à « rendre le bien au centuple » ou alors à rendre « au quadruple en bien » le mal qu'on a fait montre la totale perversité du milieu courtisan.

**v.38-39-40** : l'ultime alexandrin s'ouvre sur deux octosyllabes dans lesquels La Fontaine condamne sans rémissions les courtisans et leurs vices.

### CONCLUSION

Sous les apparences d'un récit puissant dans la veine du *Roman de Renart* La Fontaine poursuit trois buts :

- il évoque le pouvoir de la parole, du langage, car c'est celui qui parle le mieux qui emporte l'adhésion du Lion ;
- il fait une critique des mœurs courtisanes ;
- il critique subtilement le despotisme.

## Références :

### **Roman de Renart**

Le Roman de Renart est un recueil de récits médiévaux français des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ayant pour héros des animaux agissant comme des humains ; le monde animal représentant la société du Moyen Âge. Ce n'est pas un roman à proprement parler, mais un ensemble disparate de récits en octosyllabes de longueur variable et composés par différents auteurs, appelés dès le Moyen Âge « branches ». Les branches les plus anciennes (v. 1170) sont attribuées à un certain Pierre de Saint-Cloud. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les branches sont regroupées en recueils, apportant une certaine unité.

### **Le vol des anguilles**

Comment Renart fit rencontre des Marchands de poisson, et comment il eut sa part des harengs et des anguilles.

Renart, on le voit, n'avait pas toujours le temps à souhait, et ses entreprises n'étaient pas toutes également heureuses. Quand le doux temps d'été faisait place au rigoureux hiver, il était souvent à bout de provisions, il n'avait rien à donner, rien à dépendre : les usuriers lui faisaient défaut, il ne trouvait plus de crédit chez les marchands. Un de ces tristes jours de profonde disette, il sortit de Maupertuis, déterminé à n'y rentrer que les poches gonflées. D'abord il se glisse entre la rivière et le bois dans une jonchère, et quand il est las de ses vaines recherches, il approche du chemin ferré, s'accroupit dans l'ornière, tendant le cou d'un et d'autre côté. Rien encore ne se présente. Dans l'espoir de quelque chance meilleure, il va se placer devant une haie, sur le versant du chemin : enfin il entend un mouvement de roues. C'était des marchands qui revenaient des bords de la mer, ramenant des harengs frais, dont, grâce au vent de bise qui avait soufflé toute la semaine, on avait fait pêche abondante ; leurs paniers crevaient sous le poids des anguilles et des lamproies qu'ils avaient encore achetées, chemin faisant.

À la distance d'une portée d'arc, Renart reconnut aisément les lamproies et les anguilles. Son plan est bientôt fait : il rampe sans être aperçu jusqu'au milieu du chemin il s'étend et se vautre, jambes écartées, dents rechignées, la langue pantelante, sans mouvement et sans haleine. La voiture avance ; un des marchands regarde, voit un corps immobile, et appelant son compagnon : « Je ne me trompe pas, c'est un goupil ou un blaireau. — C'est un goupil, » dit l'autre ; « descendons emparons-nous-en, et surtout qu'il ne nous échappe. » Alors ils arrêtent le cheval, vont à Renart, le poussent du pied, le pincent et le tirent ; et comme ils le voient immobile, ils ne doutent pas qu'il ne soit mort. « Nous n'avions pas besoin d'user de grande adresse ; mais que peut valoir sa pelisse ? — Quatre livres, » dit l'un. « — Dites cinq » reprend l'autre, « et pour le moins ; voyez sa gorge, comme elle est blanche et fournie ! C'est la bonne saison. Jetons-le sur la charrette. »

Ainsi dit, ainsi fait. On le saisit par les pieds, on le lance entre les paniers, et la voiture se remet en mouvement. Pendant qu'ils se félicitent de l'aventure et qu'ils se promettent de découdre, en arrivant, la robe de Renart, celui-ci ne s'en inquiète guères ; il sait qu'entre faire et dire il y a souvent un long trajet. Sans perdre de temps, il étend la patte sur le bord d'un panier, se dresse doucement, dérange la couverture, et tire à lui deux douzaines des plus beaux harengs. Ce fut pour aviser avant tout à la grosse faim qui le travaillait. D'ailleurs il ne se pressa pas, peut-être même eut-il le loisir de regretter l'absence de sel ; mais il n'avait pas intention de se contenter de si peu. Dans le panier voisin frétilaient les anguilles : il en attira vers lui cinq à six des plus belles ; la difficulté était de les emporter, car il n'avait plus faim. Que fait-il ? Il aperçoit dans la charrette une botte de ces arpillons d'osier qui servent à embrocher les poissons : il en prend deux ou trois, les passe dans la tête des anguilles, puis se roule de façon à former de ces arpillons une triple ceinture, dont il rapproche les extrémités en tresse. Il s'agissait maintenant de quitter la voiture ; ce fut un jeu pour lui : seulement il attendit que l'ornière vînt trancher sur le vert gazon, pour se couler sans bruit et sans risque de laisser après lui les anguilles.

Et cela fait, il aurait eu regret d'épargner un brocart aux voituriers. « Dieu vous maintienne en joie, beaux vendeurs de poisson !, » leur cria-t-il. « J'ai fait avec vous un partage de frère : j'ai mangé vos plus gros harengs et j'emporte vos meilleures anguilles ; mais je laisse le plus grand nombre. »

Quelle ne fut pas alors la surprise des marchands ! Ils crient : Au Goupil, au Goupil ! mais le goupil ne les redoutait guères : il avait les meilleures jambes. « Fâcheux contre-temps ! » disent-ils, « et quelle perte pour nous, au lieu du profit que nous pensions tirer de ce maudit animal ! Voyez comme il a dégage nos paniers ; puisse-t-il en crever au moins d'indigestion ! »

« Tant qu'il vous plaira, » dit Renart, « je ne crains ni vous ni vos souhaits. » Puis il reprit tranquillement le chemin de Maupertuis. Hermeline, la bonne et sage dame, l'attendait à l'entrée ; ses deux fils, Malebranche et Percehaye, le reçurent avec tout le respect qui lui était dû, et quand on vit ce qu'il rapportait, ce

fut une joie et des embrassements sans fin. « À table ! » s'écria-t-il, « que l'on ait soin de bien fermer les portes, et que personne ne s'avise de nous déranger. »

### La pêche à la queue

Où l'on verra comment Renart conduisit son compère à la pêche aux anguilles.

C'était peu de temps avant Noël, quand on pense à saler les bacons. Le ciel était parsemé d'étoiles, il faisait un grand froid, et le vivier où Renart avait conduit son compère était assez fortement pris de glace pour que l'on pût en toute sécurité former sur lui des rondes joyeuses. Il n'y avait qu'un seul trou, soigneusement entretenu chaque jour par les paysans du village, et près duquel ils avaient laissé le seau qui leur servait à puiser de l'eau.

Renart, indiquant du doigt le vivier : « Mon oncle, » dit-il, « c'est là que se tiennent en quantité les barbeaux, les tanches et les anguilles ; et précisément voici l'engin qui sert à les prendre. » (Il montrait le seau.) « Il suffit de le tenir quelque temps plongé dans l'eau, puis de l'en tirer quand on sent à sa pesanteur qu'il est garni de poissons. »

« — Je comprends, » dit Ysengrin, « et pour bien faire, je crois, beau neveu, qu'il faudrait attacher l'engin à ma queue ; c'est apparemment ainsi que vous faites vous-mêmes quand vous voulez avoir une bonne pêche. — Justement » dit Renart ; « c'est merveille comme vous comprenez aisément. Je vais faire ce que vous demandez. »

Il serre fortement le seau à la queue d'Ysengrin. « Et maintenant, vous n'avez plus qu'à vous tenir immobile pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que vous sentiez les poissons arriver en foule dans l'engin. — Je comprends fort bien ; pour de la patience j'en aurai tant qu'il faudra. »

Renart se place alors un peu à l'écart, sous un buisson, la tête entre les pieds, les yeux attachés sur son compère. L'autre se tient au bord du trou, la queue en partie plongée dans l'eau avec le seau qui la retient. Mais comme le froid était extrême, l'eau ne tarda pas à se figer, puis à se changer en glace autour de la queue.

Le loup, qui se sent pressé, attribue le tiraillement aux poissons qui arrivent ; il se félicite, et déjà songe au profit qu'il va tirer d'une pêche miraculeuse. Il fait un mouvement, puis s'arrête encore, persuadé que plus il attendra, plus il amènera de poissons à bord. Enfin, il se décide à tirer le seau ; mais ses efforts sont inutiles. La glace a pris de la consistance le trou est fermé, la queue est arrêtée sans qu'il lui soit possible de rompre l'obstacle. Il se démène et s'agite, il appelle Renart : « À mon secours, beau neveu ! il y a tant de poissons que je ne puis les soulever ; viens m'aider ; je suis las, et le jour ne doit pas tarder à venir. » Renart, qui faisait semblant de dormir, lève alors la tête : « Comment, bel oncle, vous êtes encore là ? Allons, hâtez-vous, prenez vos poissons et partons ; le jour ne peut tarder à venir. — Mais, » dit Ysengrin, « je ne puis les remonter. Il y en a tant, tant, que je n'ai pas la force de soulever l'engin. — Ah ! » reprend Renart en riant, « je vois ce que c'est ; mais à qui la faute ? Vous en avez voulu trop prendre, et le vilain a raison de le dire : Qui tout désire tout perd. »

La nuit passe, l'aube paraît, le soleil se lève. La neige avait blanchi la terre, et messire Constant des Granges, un honnête vavasseur dont la maison touchait à l'étang, se lève et sa joyeuse mégnie. Il prend un cor, appelle ses chiens, fait seller un cheval ; des clameurs partent de tous les côtés, tout se dispose pour la chasse. Renart ne les attend pas, il reprend lestement le chemin de Maupertuis, laissant sur la brèche le pauvre Ysengrin qui tire de droite et de gauche, et déchire sa queue cruellement sans parvenir à la dégager. Survient un garçon tenant deux lévriers en laisse. Il aperçoit le loup arrêté par la queue dans la glace, et le derrière ensanglanté. « Ohé ! ohé ! le loup ! » Les veneurs avertis accourent avec d'autres chiens, et cependant Ysengrin entend Constant des Granges donner l'ordre de les délier. Les braconniers obéissent ; leurs brachets s'attachent au loup qui, la pelisse hérissée, se dispose à faire bonne défense. Il mord les uns, retient les autres à distance. Alors messire Constant descend de cheval, approche l'épée au poing et pense couper Ysengrin en deux. Mais le coup porte à faux ; messire Constant, ébranlé lui-même, tombe sur la tête et se relève à grand peine. Il revient à la charge, vise la tête, le coup glisse et le glaive descend sur la queue qu'elle emporte toute entière. Ysengrin ? surmontant une douleur aiguë, fait un effort suprême et s'élance au milieu des chiens qui s'écartent pour lui ouvrir passage et courir aussitôt à sa poursuite. Malgré la meute entière acharnée sur ses traces, il gagne une hauteur d'où il les défie. Brachets et lévriers tous alors renoncent à leur chasse. Ysengrin entre au logis, plaignant la longue et riche queue qu'il s'est vu contraint de laisser en gage, et jurant de tirer vengeance de Renart, qu'il commence à soupçonner de lui avoir malicieusement ménagé toutes ces fâcheuses aventures.